

En résidence au Nevada, l'Espagnol Bernardo Atxaga croque avec le même talent les étranges personnages qu'il rencontre et les majestueux paysages qui l'entourent

Une fleur dans le désert

ARIANE SINGER

Il y a sans doute plus enthousiasment que Reno, grande ville du Nevada, pour s'expatrier. C'est pourtant dans cette ville, petite sœur riche en casinos de Las Vegas, la folie et le kitsch en moins, que le romancier espagnol Bernardo Atxaga s'est vu offrir en 2007 une résidence d'écriture de dix mois, à l'invitation du Centre d'études basques de l'université. Un pensum ? Bien au contraire ! L'auteur d'*Obabakoak* (Bourgois, 1991), parti avec sa femme et ses deux filles, a tiré de cette expérience un livre réjouissant, à la croisée des genres : autobiographie, essai, carnet de voyage, roman policier... Soit un ensemble hybride de plus d'une centaine de textes qui fait de cet exil consenti une aventure littéraire palpitante.

La logique – ou la facilité – aurait voulu que l'auteur explore le passé basque du Nevada. La région fut en effet une terre d'immigration pour de nombreux Espagnols venus des Pyrénées, comme l'a évoqué, à travers l'histoire de son père, l'écrivain américain Robert Laxalt dans un livre resté célèbre (*Mon père était berger*, Aubéron, 2009), auquel Atxaga rend ici un discret hommage.

Même s'il évoque quelques figures emblématiques de la diaspora basque, comme le boxeur Paulino Uzcudun (1899-1985), qui traversa l'Atlantique pour s'imposer sur les rings, le romancier préfère se livrer à un exercice moins attendu. *Séjour au Nevada* est d'abord le journal intime d'une installation en pays étranger : la découverte d'une terre exotique, suscitant des étonnements parfois candides. La visite d'« exterminateurs » chargés d'éradiquer les mygales de la minuscule maison mise à sa disposition, la rencontre avec un collègue universitaire bizarrement fasciné par ces mêmes veuves noires, ou encore l'arrestation d'un dealer de drogue dans le fast-food où Atxaga dîne en famille, tiennent ainsi lieu de rites initiatiques cocasses.

S'improvisant chroniqueur, à la façon de Mark Twain – qui fit d'ailleurs ses débuts de journaliste dans la voisine Virginia City –, Atxaga croque avec distance et amusement les personnages qui font l'Amérique contemporaine, tels Barack Obama et Hillary Clinton, lors des meetings de campagne en vue de l'élection présidentielle de 2008. Mais il est aussi question de l'aventurier Steve Fossett, décrit comme un clone d'Elvis, parce que, depuis sa disparition dans le désert du Nevada, en 2007, il alimente, à l'image du King, les légendes les plus folles...



PLAINPICTURE/AURORA PHOTOS

Habile à saisir l'étrangeté des personnages qu'il croise – tel ce typographe psychopathe, obsédé par les caractères d'imprimerie, qui réapparaîtra plusieurs fois dans le livre comme un gimmick –, Atxaga excelle aussi à photographier les décors majestueux qui l'entourent. « *Le ciel était bleu, le désert ocre, rougeâtre du côté des collines arrondies, le vent passait sur les arbustes comme une brosse en les frottant et en les nettoyant* », écrit-il ainsi.

Poupées russes

Intimidants, parfois effrayants, le désert et la sierra, inlassablement traversés en voiture, sont propices à l'introspection et à la rêverie. Atxaga fait de leur géographie sauvage et accidentée le miroir de ses paysages intimes, faisant alterner, comme autant de poupées russes, souvenirs personnels, contes et fantaisies littéraires débordantes d'inventivité. La vue de chevaux sauvages à Pyramid Lake lui rappelle ainsi instantanément la mort d'un cheval, électrocuté par un câble appartenant à la compagnie électrique de son père, dans son village natal.

Tout, dans cette région aux espaces infinis, finit par le renvoyer à son propre pays. Le dîner, très policé, de Thanksgiving lui évoque les repas pantagruéliques de la fête de la Saint-Jean en Espagne. Ces moments de convivialité ibérique font écho au souvenir des surprises-parties où, adolescent dans les années 1960, il séduisait les filles au son des chansons françaises et anglo-

saxonnes. Dans cette célébration du Pays basque, au cœur de l'ensemble de l'œuvre d'Atxaga, la nostalgie et la gravité s'invitent souvent. Sans doute parce que *Séjour au Nevada* est aussi un livre de deuil : le récit d'apprentissage d'un arrachement d'avec sa terre et d'avec les siens. La maladie de son père, celle d'un ami, mais aussi celle de sa mère, qui transparait dans les coups de fil (drôles, au demeurant) que le romancier lui passe, sont autant d'ombres glissant sur la clarté éblouissante de ce Grand Ouest américain. Dire au revoir à son passé, sans s'en détourner toutefois : voilà ce que réussit ce beau livre d'exploration des grands espaces autant que des recoins de l'âme. ■

EXTRAIT

« Il y avait à peu près deux mois que j'étais au Nevada, mais comme quelqu'un qui entre dans une maison pour annoncer quelque chose et laisse la porte ouverte, pensant en ressortir tout de suite, je ne me sentais pas tout à fait à l'intérieur. Avec la musique, les choses ont changé. Comme disait Dominique Laxalt en parlant des bergers et du désert, leur esprit était désormais absorbé par autre chose, je suis devenu un habitant de l'endroit et j'ai fermé la porte. "Summertime, and the livin' is easy, fish are jumpin'..." Ce n'était pas l'été, il n'y avait pas de poissons dans le Manzanita Lake, l'étang du campus. Même les cygnes ne se laissaient plus voir. Mais la musique, la chanson, conféraient au Nevada une légèreté agréable et il ne semblait plus tout à coup difficile d'y vivre. »

SÉJOUR AU NEVADA, PAGES 94-95

SANS OUBLIER

Sur le Styx

Un lieu : la petite ville de Williams-town, sur la Côte ouest des Etats-Unis. Un drame : quatorze adolescents retrouvés suicidés, le 21 mars 1951. Quel lien secret unissait ces jeunes apparemment sans histoire ? Ainsi peut se résumer l'intrigue de *La Tentation du vide*, dont, fil à fil, le FBI défait l'écheveau de mystères et de doutes. Mais les pistes explorées tiennent moins de l'enquête criminelle que de l'eschatologie et du mysticisme halluciné. En témoigne la correspondance qu'une des défuntées entretenait avec Anthony Pearl, un quinquagénaire qui la surnommait Shunyata – soit, dans le bouddhisme, le vide ou la « *nature absolue de la réalité* ». Dans ce septième livre traduit en français, le grec Christos Chryssopoulos livre, par l'attention portée à l'infra-ordinaire, la profondeur de l'écriture et ses jeux de miroir, une conception hautement philosophique de la littérature. Un roman vertigineux, qui ouvre des abîmes de silence et décelère le pouls. ■ PALOMA HIDALGO

► *La Tentation du vide* (Shunyata), de Christos Chryssopoulos, traduit du grec par Anne-Laure Brisac, Actes Sud, 160 p., 18 €. Signalons, du même auteur et par la même traductrice, la parution en poche de *La Destruction du Parthénon* (O Bombistès tou Parthenona), Babel, 96 p., 5,80 €.



Des écrivains d'enfer

Dans une bourgade finlandaise ordinaire, l'existence de tous les habitants tourne autour de la... littérature ! Cela n'arrive pas souvent, et on aurait pu s'en réjouir, mais cet engouement n'a rien d'idyllique : la vie est régie par une société littéraire aux allures de secte ésotérique, où le pouvoir et le prestige sont finalement ce qui compte le plus. La disparition inexplicable de la fondatrice, auteure de renom, perturbe le cours des choses, et les rapports entre les membres s'enveniment. L'héroïne du roman, elle-même écrivaine en herbe récemment admise dans ce cercle exclusif, décide de mener l'enquête. Elle découvre des phénomènes troublants : une sorte d'épidémie affecte le contenu des œuvres les plus célèbres du passé, et les textes mystérieusement altérés prolifèrent à la bibliothèque municipale. Entre la satire et le thriller, le Finlandais Pasi Ilmari Jääskeläinen, venu du fantastique, livre un roman un brin borgésien. ■ ELENA BALZAMO

► *Lumikko* (Lumikko Ja Yhdeksän Muuta), de Pasi Ilmari Jääskeläinen, traduit du finnois par Martin Carayol, L'Ogre, 410 p., 25 €.

Croiser le fer au temps du plomb

Un magistrat hors du commun affronte les Brigades rouges dans le Milan des années 1980. Un beau roman politique de Giorgio Fontana

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

Milan 1981. Au cœur des années de plomb, les brigadistes engagés dans la lutte armée ciblent les juges réformistes de la plus haute valeur morale pour franchir un point de non-retour. Tranquillement in-soumis, inguérissable idéaliste, Giacomo Colnaghi est un magistrat atypique. Parce qu'il veut comprendre ces hommes qui ont choisi l'action terroriste comme on vomit un désespoir sans remède – « rouge » à l'extrême gauche, « noir » pour les néofascistes. Parce que l'inquiétude ombre

la foi fervente de ce catholique de gauche sans la tempérer vraiment. Parce que ce fils d'un jeune ouvrier fusillé par les fascistes pour fait de résistance quand lui n'avait que quelques mois doit inventer sa filiation. Trouver l'endroit d'où articuler son histoire et celle, majuscule, de son pays. « *L'histoire se brouille, les sources manquent (...)* et c'est comme si la fin de tout était refoulée dans un territoire fermé, dans une zone d'ombre que personne ne pourra jamais éclairer pleinement. » Colnaghi s'y emploie pourtant, avec une détermination têtue, à son bureau comme dans la cellule quasi monacale où il s'est établi, reclus à la façon d'un clandestin ou d'un détenu.

Qu'il explore les motivations de ceux qui veulent ruiner l'édifice de l'Etat, sonde la douleur des pa-

rents des victimes ou se fonde dans la clientèle d'un bar de cette périphérie qu'il a élue comme domicile, loin des siens, en retrait comme à l'abri, Colnaghi interroge sa ville, dont la topographie l'inspire au gré de ses erreurs. Cette cité milanaise, « *drapée dans un crépuscule poussiéreux, inutilement solennel* », il en relit la géographie à bord d'un train de banlieue : « *Par les fenêtres des wagons abandonnés, il pouvait voir un horizon labouré de panaches de fumée et les ciels d'ardoise*

MORT D'UN HOMME HEUREUX (Morte di un uomo felice), de Giorgio Fontana, traduit de l'italien par François Bouchard, Seuil, 320 p., 21 €.

de la périphérie. Sa terre. Une terre de voies ferrées. » Pas de goût pour la nostalgie, cependant, qu'il voit, avec son collègue Roberto Doni – protagoniste du précédent roman de Giorgio Fontana, *Que justice soit rendue* (Seuil, 2013) –, comme un « *processus qui transforme toute idylle publique en amertume privée* ».

Vertigineux poison

Son père, à la naissance de Giacomo, en décembre 1943, s'était fixé une ligne de conduite, une mission : « *Protège-le à n'importe quel prix et débrouille-toi pour que le monde soit fait pour lui*. » Un objet symbolise bientôt cette toute-puissance : un hochet multicolore en bois et en étain que le jeune père a payé « *plus qu'il ne valait* » à un ami contrebandier. C'est pour accomplir cette pro-

messe inaboutie que son fils, cet opiniâtre substitut, déjoue les leurres chimériques.

Les terroristes ? « *A force de répétitions et de proclamations (jamais de doute, jamais de question), ils avaient forgé un vocabulaire qui était son propre commentaire. La parole n'éclairait plus que de l'ombre.* » Mais comment extirper ce vertigineux poison ?

Mettant en scène un temps qui est aussi celui de sa naissance, l'Italien Giorgio Fontana, 35 ans, offre un regard implacable et lucide sur la matrice d'une faillite dont les effets perdurent trois décennies plus tard. Ce grand roman politique, incisif et intimiste, ne milite pas. Il autopsie le mal, offre avec son héros qui meurt heureux un martyr dont

l'énergie console et ménage l'espérance. Ce n'est pas la moindre prouesse d'un jeune romancier impressionnant d'autorité, dont l'attachement à Milan fait aussi un digne héritier des Giovanni Testori, Dino Buzzati et autres Pier Vittorio Tondelli. ■

Jean Viard

Le moment est venu de penser à l'avenir

« Un livre post attentats qui fait réfléchir. »

Frédéric Taddéi Europe 1

l'aube